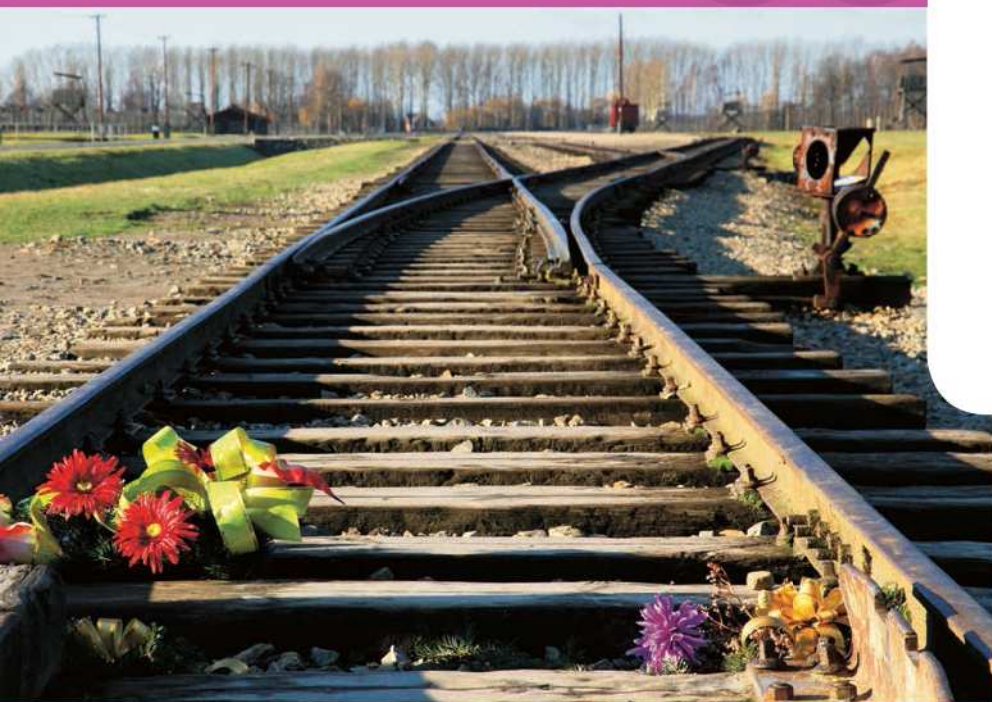


VIE INTÉRIEURE RÉFLEXION



Peut-on pardonner à des oppresseurs qui pensent avoir raison ? Telle est la question brûlante que pose la journaliste Marie-Pierre Samitier dans son livre «*Boureaux et survivants. Faut-il tout pardonner ?*» (Lemieux Editeur). Entretien.

« Pas de p accordé s repentanc

Pourquoi choisir d'aborder le pardon et l'impardonnable en vous saisissant de la Shoah ?

L'Holocauste est un événement unique qui renvoie aux persécutions du Peuple juif depuis qu'il a été perçu dans son existence en tant que peuple, lors du passage de la mer Rouge. Ce récit et la Révélation juive ont fondé le rejet de l'esclavage et la naissance d'un peuple, mais ils ont aussi cristallisé la judéophobie. Nombreuses depuis cette naissance (pogroms, exodes forcés...) les persécutions ont atteint, avec le Troisième Reich, leur paroxysme: les nazis ont décidé de supprimer le Peuple de la Révélation. Pour la première fois, une industrialisation de la mort a été mise en place. Les dignitaires nazis «*savaient parfaitement bien ce qu'ils faisaient*». C'est en cela que la question du pardon et de l'impardonnable trouve toute son acuité: nous nous trouvons face à la volonté d'extermination d'un peuple entier, volonté qui, 70 ans après, n'a jamais été désavouée.

Pour vous, le Peuple juif a «*inventé la notion de pardon*», mais il se trouve dans une situation unique depuis la Shoah...

Le pardon nous permet de nous relever du sentiment d'écrasement de la faute, d'avancer, d'inventer un

oardon ans ce»

monde nouveau au lendemain du mal qui a été commis. Or, pour la première fois en effet, ce peuple se trouve dans l'impossibilité d'appliquer le pardon tant de fois commenté. Il y a le pardon de Dieu et le pardon que les hommes s'accordent à certaines conditions. C'est très codifié et essentiel, car cela participe de la prise de conscience de ses actes.

Dans ce processus, la démarche éthique et consciente qu'est le pardon ouvre vers un avenir conscient du passé et des fautes commises. Il nous permet de réinventer nos rapports humains et sociaux en tenant compte des erreurs du passé. Or, avec la Shoah, nous sommes face à l'absence totale de repentance des anciens nazis. Pour ces raisons, la question du pardon, qui est sans cesse posée aux survivants, mérite d'être analysée de façon rigoureuse. Le pardon n'est pas un don, on l'a cru trop longtemps.

Vous plongez régulièrement dans les enseignements bibliques. Développent-ils une notion originale du pardon ?

La révélation juive est la seule dont les récits ne magnifient pas les gagnants en rejetant la violence dans le sacré. Dieu prend le parti non pas du vainqueur violent, mais de l'innocent, du «perdant» de l'histoire, en commençant par le doux Abel contre Caïn à qui l'Éternel demande comme à chacun de nous: «Qu'as-tu fait de

ton frère?». La Révélation glorifie celui qui assume sa propre violence. De cette vision extrêmement originale, le judaïsme et le christianisme ont tiré un enseignement sur le pardon et la faute qui forme la trame mentale occidentale, souvent à notre insu.

Vous semblez faire une distinction entre le pardon de l'Ancien Testament (judaïsme) et celui du Nouveau (christianisme)...

«Pardonne-leur parce qu'ils ne savent pas ce qu'ils font» et «Si quelqu'un te frappe sur la joue droite, tends-lui aussi la gauche»: ces paroles sont souvent comprises par les chrétiens comme une absolution sans repentance de la faute dans une sorte de «grâce à bon marché». Cette attitude n'est ni juive ni évangélique. Car ce que veulent dire ces phrases, c'est que Dieu seul pardonne. «Tends-lui aussi la gauche» ne signifie en rien une forme de masochisme telle que l'interprète le christianisme populaire. Le geste proposé par Jésus est une provocation à l'humanité qui interpelle: «Pourquoi me frappes-tu?». Ce n'est en rien un pardon envers et contre tout. Seul l'homme accablé sans répit par sa faute et hanté par le mal qu'il a commis peut comprendre la gravité de sa faute et prendre conscience qu'il n'est pas digne de vivre. C'est alors que le grand-prêtre peut tuer l'agneau de l'holocauste devant lui et que l'homme comprend par une sorte d'électrochoc

que c'est lui qui aurait pu mourir. L'homme peut alors changer de comportement et seulement ainsi être pardonné. Sans retour, sans prise de conscience, sans repentance, il n'y a pas de pardon.

Ne peut-on donc pas pardonner à celui qui ne sait pas ce qu'il fait ?

Pour répondre à cette question, on peut se souvenir d'Adolf Eichmann. Lors de son procès à Nuremberg, il s'est présenté comme un homme qui n'était pas responsable de ses actes, qui ne faisait «qu'exécuter les ordres». Or sa présence à la villa Marlier, où a eu lieu la Conférence de Wannsee, montre qu'il était l'un des personnages clés de la machine SS, étant l'organisateur du transport des Juifs par les trains jusque dans les camps (*en photo, l'arrivée à Auschwitz*). Il n'a jamais émis de regrets lors de son procès, à l'instar des autres dignitaires nazis. Les fameux «Sept» de la prison de Spandau n'ont jamais voulu reconnaître avoir eu tort.

A la question «Peut-on pardonner à celui qui ne sait pas ce qu'il fait?», je réponds donc ceci: au préalable, il doit y avoir une demande de pardon. Mais on ne peut pardonner que lorsque la justice est rendue. Le processus de pardon et de «retour» (la «Techouva» que j'explique dans le livre) peut alors se faire et engager un nouvel avenir. Il y a un verset qui dit: «Dieu renouvelle tous les jours la création du monde». ☞

Propos recueillis par
ÉRIC DENIMAL



Le pardon n'est pas un don, on l'a cru trop longtemps

